

La Barbe-bleue.

Numéro d'inventaire : 1979.32637

Type de document : image imprimée

Éditeur : Gangel et Didion (P.) (Metz)

Imprimeur : Gangel et Didion (P.)

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1865 (vers)

Description : Planche d'une image (218 x 234) en couleurs, et d'un texte ('Histoire de la Barbe-bleue'). Traces de marque d'adhésifs.

Mesures : hauteur : 386 mm ; largeur : 274 mm

Mots-clés : Images de Metz

Littérature de jeunesse (y compris les contes et légendes), publicité relative à la littérature de jeunesse

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill. en coul.

LA BARBE-BLEUE.

40



HISTOIRE

DE LA

BARBE-BLEUE.

Il était une fois un homme fort riche, mais par malheur cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant lui. Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, et lui laissa le choix de la demoiselle qu'elle voulait lui donner.

Ni l'une ni l'autre n'en voulait, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, mena les deux jeunes filles, avec leur mère, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Tout alla si bien, que la cadette trouva que le maître du logis était un fort bonnet homme. De retour à la ville, on courut le mariage.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, pour une affaire de conséquence, et la pria de se bien divertir pendant son absence.

Avant de partir, la Barbe-Bleue rendit toutes les clés de sa maison à sa femme : ouvrez tout, allez partout ; mais pour le petit cabinet de la grande galerie, je vous de-

mande d'y entrer, et si vous arrivez de l'ouvrir, craignez une terrible colère. La jeune femme promit d'observer exactement tout ce qui venait de lui être ordonné ; et il partit pour son voyage.

La femme de Barbe-Bleue se mourait d'impatience pour aller ouvrir le petit cabinet. La tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle alla donc en tremblant ouvrir la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées ; bientôt elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang coillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes attachées le long des murs : c'étaient toutes celles que la Barbe-Bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.

A ce spectacle, la pauvre femme s'évanouit et la clé du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clé, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre. Ayant remarqué que la clé du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne disparaissait point ; elle eut beau le laver, la frotter avec du sable et du grès, il y demeura toujours du sang ; car la clé était fée, et si n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté il revenait de l'autre.

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu en route des lettres qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain Barbe-Bleue redemanda ses clés, et sa femme les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

Barbe-Bleue ayant considéré la clé du cabinet, dit à sa femme : — Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clé ?

— Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

— Vous n'en savez rien, reprit la Barbe-Bleue ? Je le sais bien, moi. Vous avez désiré entrer dans le cabinet et vous y êtes entrée. Hé bien, madame, vous y entrez encore, et vous irez prendre une place auprès des dames que vous y avez vues.

La pauvre femme se jeta aux pieds de son mari, en lui demandant pardon. Elle aurait attendu un rocher, mais la Barbe-Bleue avait le cœur impitoyable. Il faut mourir, madame, dit-il, et tout à l'heure. Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant avec les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. Je vous

donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue, mais pas un moment de plus.

Lorsque l'infortunée fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit : Ma sœur Anne, monte sur la tour ; mes frères m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et, si tu les vois, fais-leur signe de se biter.

La sœur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui cria de temps en temps : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Et la sœur Anne répondait : Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

Cependant la Barbe-Bleue criait avec force à sa femme : Descends vite, ou je monterai là-haut. Encore un moment, s'il vous plaît, répondait-elle.

Aussitôt elle disait tout bas : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Et la sœur Anne répondait : Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Descends donc vite, criait la Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut. Je m'en vais, répondait la femme ; et elle dansait encore : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Je vois, répondait la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. — Sont-ce mes frères ? — Hélas non, ma sœur, je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas descendre, exclama la Barbe-Bleue ? Encore un petit moment, répondit sa femme.

Elle répéta alors : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore. Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je peux de se biter. La Barbe-Bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses genoux tout éplorée et tout échevelée. Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue, il faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coussin ou l'air, il allait lui abattre la tête.

La pauvre femme se tournant vers Barbe-Bleue, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; et levant son bras.... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe-Bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, et deux cavaliers, mettant l'épée à la main, coururent à la Barbe-Bleue. Reconnaissant que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, il s'enfuit aussitôt ; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Les militaires lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort.

Fabrique d'images de GANGLER et P. DIDION, à Metz.

